LE TONNELIER,

OPÉRA-COMIQUE

MELÉ D'ARIETTES;

EN UN ACTE;

Représenté par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 16 Mars 1765.



A AVIGNON,

Chez *LOUIS CHAMBEAU*, Imprimeur-Libraire, près le Collège

M. DCC. LXVIII.

ACTEURS.

MARTIN, Tonnelier.

FANCHETTE, jeune payſanne pupille, aimée de Martin, & amoureuſe de Colin.

COLIN, jeune Milicien réformé, Garçon Tonnelier chez Martin, & amoureux de Fanchette.

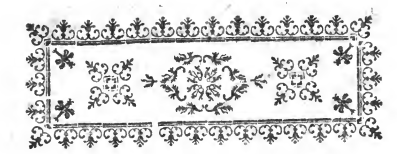
SEP, Vigneron du Voiſinage.

GERVAIS, Meûnier du Village, oncle de Colin.

La Scène eſt au Village, dans la Boutique de Martin.

L'action commence ſur les deux heures après midi; elle dure environ huit heures.

La Pièce eſt un mélange de l'ancien & du nouveau genre.



LE TONNELIER,

OPÉRA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une boutique de Tonnelier. Au fond, sur un des côtés, la porte de la rue ; du côté opposé, la porte d'une chambre, sur le devant de la Scène & à gauche des Acteurs, une colombe ; plus loin, un tonneau ; à droite, un chevalet, & dans la coulisse, un cuvier qui est à moitié avancé sur la scène.

COLIN, FANCHETTE.

DUO.

FANCHETTE

NON, non, je ne veux pas.

COLIN

Hé mais, jarni, par quel caprice,
A mon cœur plein de tes appas
Peux-tu faire cette injustice ?

FANCHETTE

Laisse-moi, Colin.

COLIN

Donne-moi ta main.

FANCHETTE

Non, non ; laisse-moi, Colin.

COLIN

Si, si ; donne-moi ta main.

ENSEMBLE.

F. Mais finis donc,
C. Non, non, non.
F. Finis donc.
C. Non.

Par la jarni, je t'aime, & je veux t'en donner des preuves.

FANCHETTE

Air : *Eh rli, & rlan.*

Colin, il faut de la prudence,

COLIN

Eh, ventrebleu, j'ai de l'amour ;
Oui, je veux, malgré ta défense,
Le dire à chaque instant du jour :
Sous tes loix, mon ame enrolée,
D'un pas vainqueur & triomphant,
Eh rli, & rlan,
Prétend marcher mêche allumée,
Eh rlan tan plan,
Tambour battan.

FANCHETTE

Air : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Tu parles toujours en Soldat.

COLIN

C'est que nous avons du service.
N'ai-je pas soutenu l'Etat
Pendant trois mois dans la Milice ?

FANCHETTE

Et l'on t'a reformé cependant !

COLIN

C'est qu'on avoit peur que je devinsse trop grand.

FANCHETTE

Prens garde qu'on ne te donne encore ton congé.

COLIN

Qu'appelles-tu mon congé ?

FANCHETTE

Not' maître ne cherche qu'une occasion pour te renvoyer ; ne t'apperçois-tu pas, depuis quelque-tems, qu'il est toujours grondeur quand il te parle, de mauvaise humeur ?

COLIN

Je ne l'ai jamais vu trop agréable.

FANCHETTE

Hier il étoit sous la treille, & je l'épiois sans qu'il me vit ; il étoit agité, frappoit du pied : ce coquin de Colin me deplaît, disoit-il ; c'est un pateffeux, un railleur, il me débauche Fanchette, il faut que je le chasse.

COLIN

Comment! tu crois qu'il est amoureux de toi à son âge ?

FANCHETTE

J'en suis sure.

COLIN

Quelles preuves en as-tu ?

FANCHETTE

Beaucoup.

AIR.

C'eſt un propos, c'eſt un regard
Que je remarque par hazard ;
Mais malgré ſes tendres diſcours,
Quand il ſoupire,
Il me fait rire
De ſes amours.

Quand je cours, il eſt le premier
A me ſuivre pour m'égayer :
Mais l'ardeur lui manque ſoudain ;
Et ſon courage,
Glacé par l'âge,
Reſte en chemin.

Lorſque j'eſſaye une chanſon ;
S'il veut entrer à l'uniſſon,
Notre duo prouve d'abord.
Que la vieilleſſe
Et la jeuneſſe
Vont mal d'accord.

COLIN

Comment ce vieux reître oſe venir en maraude ſur un terrein que je conſerve ? ah-mille yeux ! par la trente mille hallebardes ! je veux ! ---

FANCHETTE, *l'arrêtant.*

Que veux tu faire ?

MARTIN, *dit dans la couliſſe.*

Oui, oui j'irai.

COLIN, *prêtant l'oreille & prenant ſes outils.*

Je vais me mettre à l'ouvrage.

FANCHETTE

Tu as raiſon, voilà not' maître ; travaille, Colin, travaille ; & s'il te gronde, ne repond rien ; entens-tu, mon ami ?

COLIN

Va ne crains rien, laiſſe moi faire.

SCENE II.

MARTIN, (*avec un paquet de cerceaux & d'Ozier.*)
ET LES PRÉCÉDENS.

MARTIN, *d'un ton grondeur.*

QUe fait-on ici ? (*d'un ton radouci.*)

Air : *Tonrelon ton ton.*

A travailler toujours je vois Fanchette.

FANCHETTE

Ah not' maître, vous ne sçauriez croire comme nous nous occupons quand vous n'y êtes pas !

MARTIN, *continuant l'air précédent.*

C'est fort bien fait. --- Que hâche ce fripon ?

COLIN, *parlant.*

Not' bourgeois c'est un cerceau que je. ---

MARTIN, *l'interompant.*

Tais-toi. *Poursuivant l'air :*

L'aimable enfant. Ah ! qu'elle est gentillette !

COLIN, *continuant l'air en travaillant.*

Mais ce n'est pas gibier pour un barbon.

MARTIN

Qu'est-ce que tu dis !

COLIN

Je chante. *Il acheve l'air.*

Ton rlon ton ton,
Tontaine, ma tontaine;
Ton rlon ton ton,
Tontaine ma ton ton.

MARTIN

Je ne veux pas que tu chantes.

COLIN

Comment je ---

MARTIN

Je ne veux pas que tu parles.

COLIN

Ni parler, ni chanter ?

MARTIN

Non je veux que tu travaille.

COLIN, *chantant.*

Travaillons, travaillons de bon courage.

MARTIN

Mais je crois que tu te moques de moi !

FANCHETTE, *à Colin à part.*

Tais toi donc.

MARTIN, *à Colin sans écouter Fanchette.*

Qu'as-tu fait Pendant que j'étois dehors ? voyons : la futaille de M. Simon, est-elle chez-lui ?

COLIN

Elle est prête à revenir.

MARTIN

Le baquet de la commere Jeanne.

FANCHETTE

Je l'ai reporté, not' maître.

MARTIN

D'où vient ce coquin n'y alloit-il pas ?

COLIN

Eh parguë ! je faisois l'ouvrage de la boutique.

MARTIN

L'ouvrage de la boutique ? l'ouvrage de la boutique ? -- tiens fainéant, regarde ; ne voilà-t'il pas le cuvier de pere Sep ? ce cuvier qu'on attend ! ce cuvier qu'on me redemande depuis huit jours ! ce cuvier qui -- que -- pourquoi n'est-il pas fini ? dis ?

COLIN

Eh ! là, là, méchant ; ne vous échauffez pas tant ; la gorge vous enfle que ça fait trembler !

FANCHETTE *à part.*

Il ne se taira pas. (*A Martin.*) Regardez-moi donc not' maître, (*elle lui passe la main sous le menton.*) je parirois que vous avez fait votre barbe aujourd'hui ?

MARTIN

Pourquoi cela ?

FANCHETTE

C'est que je vous trouve beau comme tout.

MARTIN, *riant & prenant la main de Fanchette.*

Tout de bon mon petit chat.

COLIN *chante d'un ton ironique & chargé.*

Ah ! le bel oiseau, vraiment --

MARTIN

Encore ? voilà un coquin qui aime terriblement à chanter !

FANCHETTE

Eh ! laissez-le chanter, travaillez un peu avec nous pour nous donner courage.

MARTIN

Est-ce que ça te ferait plaisir ?

FANCHETTE

Oh ! beaucoup.

COLIN

Vous chanterez bien aussi un petit air, notre bourgeois, vous qui chantez tous les jours au lutrin.

MARTIN

Tu ne te tairas pas !

FANCHETTE, *à Martin.*

Il a raison ; chantez quelque chose, votre voix me réjouit comme le violon du Ménétrier.

MARTIN

Tu veux que je chante ? moi, moi ?

FANCHETTE

Oui ; & nous ferons chorus.

MARTIN, *il ôte son habit & reste en veste pour travailler.*

Allons donc.

ARIETTE.

» C'est pour le Dieu du vin
» Qu'il faut nous mettre en train.

» A l'ouvrage livrons-nous gaîment ;
» En attendant qu'un doux instant
» De nos peines nous dédommage.
» A grands coups,
» Hâtons-nous,
» Signalons notre courage ;
» Demain, l'amour
» Aura son tour.

ENSEMBLE.

FANCHETTE.	MARTIN	COLIN.
	Travaillons ardemment :	Travaillons ardemment :
Bis. travaillons ardemment,	Pan, pan, pan, pan,	Patapan, patapan,
Demain, l'Amour	Demain, l'Amour	Demaiu, l'Amour
Aura son tour.	Aura son tour.	Aura son tour.

MARTIN *seul.*

» Climène au cabaret,
» Vit un jour Colinet.
» La bergère voulut se fâcher,
» Mais l'amant, sans s'effaroucher,
» Lui dit, en lui donnant un verre :
» Paix, tais-toi ;
» Si je bois,
» C'est à ta santé, ma chere ;
» Demain, l'Amour
Aura son tour.

TRIO.

» Travaillons ardemment, &c.
» Demain, l'Amonr aura son tour.

MARTIN.

Oh ! ça Fanchette, c'est à toi maintenant. Dis moi quelqu'unes de ces jolies chansons que tu chantes, quand tu es sous l'ormeau avec tes compagnes ?

FANCHETTE.

Ah volontiers ! laquelle aimez-vous mieux ?

MARTIN

Eh : celle que j'entens si souvent, qui dit---(*Il chantone.*) elle me paroît toujours nouvelle, quand c'est toi qui la chantes.

FANCHETTE, *chante avec lenteur.*

Il étoit une fille--

MARTIN

Non, Ce n'est pas ça : elle n'est pas mauvaise celle-la ; mais c'est une plus nouvelle.

FANCHETTE

FANCHETTE, *chantant bien-fort.*

Les Oiseaux de ce Bocage --

MARTIN

Oh ! ce n'eſt has encore ça --- il n'y a point d'oiſeaux dans celle que je veux dire --- ça commence par un verger--- dans un amour, & puis un jardin ; de fillette ---, ſur des raiſins.

FANCHETTE, *chante comme il faut.*

ROMANCE.

» DANS un verger, Colinette,
» Vit un jour de beau raiſin ;
» Elle ſe croyoit ſeulette,
» Vîte ; elle y porta la main.
» Prenez garde, Colinette,
» L'amour veille en ce jardin.

» Dans un coin, comme en un gîte,
» Le fripon l'attendoit-là ;
» Il ſaiſit ſa main bien vîte,
» Et de ſon arc la bleſſa ;
» La pauvre fille, interdite ;
» Fit un cri, puis ſoupira.

» AH ! ah ! dit-il, ma poulette,
» Vous venez donc vendanger ?
» La faute, belle indiſcrète,
» Va vous donner à ſonger ;
» En vendange, une fillette,
» Court ſouvent plus d'un danger.

MARTIN

Comme c'eſt chanté ! ça me ~~me~~ pénétre juſqu'au fond du cœur ; il faut que je t'embraſſe pour te recompenſer. *Il s'approche les bras ouverts.*

COLIN, *ſe mettant au devant.*

Not' bourgeois, v'là mon maillet qui ſe démanche.

MARTIN, *le repouſſant avec colére.*

Eh, vas-ten au diable avec ton maillet, racommode-le.

FANCHETTE

Nous irons demain à la Fête, n'eſt-ce pas ?

MARTIN

Oui, oui, nous irons ; nous deux, ma petite. Mais voyés cet inſolent !

FANCHETTE

Oh ! comme nous danſerons, comme nous chanterons not' maître ; eſſayons un rigodon pour nous mettre en train. *Elle le prend par la main & chante.*

Allons danſer ſous les ormeaux ---

MARTIN

Oui, oui, nous danserons demain ; pour le présent j'ai autre chose à faire. J'ai promis en rentrant d'aller chez le voisin pour mettre une pièce en perce. Fanchette, pendant ce tems-là vas-t'en tricotter au jardin : vas mon enfant, vas---

FANCHETTE

Mais je suis bien ici, moi.

MARTIN

Non, fais ce que je te dis ; j'ai mes raisons pour cela--- vas, vas, mon petit chat---tu m'empêcheras les poules de grater dans le Jardin, entends-tu (*A Colin.*) & toi ; travaille, ou morbleu---

COLIN, *sans l'écouter.*

Y allons danser sous les ormeaux.

SCENE III.

COLIN, FANCHETTE.

FANCHETTE

Colin, Colin, est-il parti ?

COLIN

Oui, oui, viens.

FANCHETTE

Tiens, comme nous allons demain à la fête, prends ce ruban, dont une Dame de la ville m'a fait présent l'autre jour. Je l'ai reçu à ton intention, mon ami, pares t'en à la mienne.

COLIN *d'un ton de jalousie.*

Est-il bien vrai, que ce soit d'une Dame ?

FANCHETTE, *vivement.*

Oh, pour cela oui, je t'assure, c'est de cette Dame, à qui je vais souvent porter des fruits.

COLIN

Ecoute Fanchette.

FANCHETTE

Quoi ! Qu'est-ce ? Est-ce que tu aurois déjà de la jalousie.

COLIN

Oh que nénni ! ça te feroit v'nir l'idée d'men donner.

FANCHETTE

Ah ça, Colin, pendant que nous sommes seuls, dis-moi, comment ferons-nous pour nous marier ?

COLIN

Eh pardi ! comme les autres : qu'est-ce qu'il y a donc là de difficile ?

FANCHETTE

C'est que not' maître n'y consentira jamais.

COLIN

Ah, faudra bien qu'il y consente : après tout est-il ton pere ? est-il ta mere ?

FANOHETTE

Non : mais depuis que je les ai perdus, c'est lui qui m'éléve, & je n'aurois jamais la force de résister à sa volonté.

COLIN

Ah, je lui parlerai, moi ; laisse faire.

FANCHETTE

Tu n'es pas assez raisonnable ; tu gâterois tout.

COLIN

Aimes-tu mieux l'épouser ?

FANCHETTE

Nanni, vraiement ?

COLIN

Eh bien Dame, arrange donc ça : tu dis qu'il veut de toi pour sa femme, qu'il ne voudra pas que tu sois la mienne ; tu voudrois bien m'épouser, & tu serois fâchée de le mécontenter.

FANCHETTE

Je voudrois que tu imaginasses quelque moyen de le déterminer, sans que ça vint tout-à-fait de nous.

COLIN

Attends, par ma foi, tu me fais songer à une chose qui peut nous servir.

FANCHETTE

Qu'est-ce que c'est, voyons ?

COLIN

Maître Martin doit cent écus à mon oncle Gervais, le meûnier, tu sais qu'il est dans nos intérêts. Laisse faire--- faudra que le bourgeois nous marie, ou.

FANCHETTE

Eh bien !

COLIN

Eh bien ! laisse-moi faire, --- je ne t'en dis pas davantage

FANCHETTE

Et moi, la premiere fois qu'il me deffendra de te parler, je lui dirai tout ce que je pense.

COLIN

Je suis d'avis d'aller trouver mon Oncle.

FANCHETTE

Non : il sera assez tôt quand ta journée sera faite : je m'en vais bien vîte, de peur que not'maître ne revienne, & ne nous trouve ensemble. Adieu, Colin.

COLIN

Adieu, Fanchette, laisse-moi donc baiser ta main.

FANCHETTE

Tantôt, tantôt ; songe à ton ouvrage.

COLIN

Ah ! quelle est gentille ! tatigué, je ne me sens pas d'aise.

SCENE IV.

COLIN, *seul.*

ARIETTE.

» Quand je vois Fanchette,
» Certain je ne sais quoi
» Me mets tout hors de moi.
» Quand je vois Fanchette,
» Je regrette
» De ne pouvoir toujours
» Parler de mes amours. (*Fin.*)

» La chose la plus belle
» C'est un joli minois ;
» Sa vue est toujours nouvelle,
» Même après cent fois.
» Auprès d'une fille
» Gentille,
» Le cœur s'en va,
» Et l'on a
Du plaisir à cela.
» Quand je vois Fanchette, &c.

SCENE V.

MARTIN, COLIN.

MARTIN, (*de la coulisse.*)

Fanchette ?

COLIN, *à part, travaillant.*

Voyez vous ! toujours Fanchette !

MARTIN

Colin, où est Fanchette ?

COLIN, *à part.*

Divertissons-nous à l'impatienter ?

Il redit le couplet ci devant.

En revenant de Charenton,
Promenez-vous belle,
Promenez-vous donc.

MARTIN, *après l'avoir écouté d'un air impatient.*

Colin !

COLIN

Au diable ! (*Il continue le couplet.*)

Je rencontris &c.

MARTIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chanteur maudit, m'écouteras-tu ?

COLIN

Ah ! c'est vous, bourgeois ? eh, quel diable, vous criez comme un sourd !

MARTIN

Pourquoi ne me répons-tu pas quand je te parle ?

COLIN

Pourquoi m'interrompez-vous quand je travaille ? J'étois dans l'enthousiasme ; encore un coup de verlope & je vous finissois une douve d'un propre. --

MARTIN

Il n'est pas question de cela.

COLIN

J'aurois donné six francs que cette douve fût finie à mon goût.

MARTIN

Je te dis encor une fois, qu'il n'est pas question. ---

COLIN, *avec emphase.*

Voyez quel tour cela prenoit, quelle grace ! quelle délicatesse !

MARTIN

Veux-tu te taire.

COLIN

Morbleu, après cela je ne travaille plus ; & je jette tout au diable.

Il jette son ouvrage sur les jambes de Martin.

MARTIN

Aye ! --- ce coquin m'a estropié.

COLIN

Dame, excusez ; que ne vous rangiez-vous c'est un reste du feu de l'action.

MARTIN

Peste soit de l'action ! Où est Fanchette ?

COLIN

Fanchette ? Elle n'est pas ici.

MARTIN

Je le sais bien.

COLIN

Pourquoi donc me le demandez-vous ? laissez-moi travailler.

MARTIN

Je te demande en quelle maison, en quel endroit, chez quelle personne elle est allée ? Est-ce assez m'expliquer ? m'entens-tu ?

COLIN

Oh! oui, cela eſt clair. Savez-vous bien le jardin de M. Perſil?

MARTIN

Oui.

COLIN

Eh bien, ce n'eſt pas là. Mais au bout de ce jardin? entrez chez Madeleine le Hargneux, qui vous montroit à deux doigts du tems de votre défunte, d'heureuſe mémoire, c'eſt là. Etes-vous content?

MARTIN

Oui, hors tes réflexions, qui ſont impertinentes. Mais changeons de propos: mon ami, j'ai une grace à te demander.

COLIN

Ho! ho! voyons, de quoi s'agit-il?

MARTIN

De décamper d'ici tout-à-l'heure.

COLIN

Qui?

MARTIN

Toi.

COLIN

Moi, allons donc, vous voulez rire.

MARTIN

Morbleu! je ne ris pas, c'eſt tout de bon.

COLIN

Eh bien not'maître, v'la qu'eſt dit; je m'en vas; nous compterons même une autrefois, ſi ça vous fait plaiſir; mais quoique nous nous quittions, ça n'empêche pas que nous ne reſtions amis? N'eſt-ce pas?

MARTIN

A la bonne heure, mais que ce ſoit de loin.

COLIN

Vous ne me refuſerez peut-être pas non plus un petit plaiſir que je vas vous demander.

MARTIN

Qu'eſt-ce que c'eſt?

COLIN

De venir à la noce.

MARTIN

La noce, de qui?

COLIN

Eh pardi! de Fanchette & de moi.

MARTIN

Ecoute Colin, vois-tu bien ce bras-là; ſais-tu à peu près ce qu'il peut peſer muni d'un bon baton?

COLIN

Non.

MARTIN

Eh bien, s'il t'arrive de dire un mot à Fanchette, & d'approcher de ma maison, je te l'apprendrai. Souviens-t'en.

COLIN

Allons donc!

DUO.

MARTIN	COLIN
Prends garde à toi;	Comment à moi!
Crains mon courroux:	Que ferez-vous?
Morbleu! ce bras t'étrillera.	Parbleu! nous verrons ça.

COLIN

Sans adieu, not' maître; je reviendrai voir bientôt si vous êtes toujours dans les mêmes sentiments. Au revoir, Bourgeois. (*Il part en chantant.*)
En revenant de Charenton.

SCENE VI.

MARTIN, *seul.*

L'Air goguenard de ce Coquin, me donneroit à penser qu'il s'entend avec Fanchette. --- Je veux m'éclaircir là dessus & savoir au fond ce qu'elle pense --- en attendant remettons-nous les sens avec un doigt de vin. Par bonheur j'ai ma Dame Jeanne sur moi. Ah! ma pauvre gourde, depuis que je suis amoureux, vous êtes bien négligée! Mais qu'y faire? Tout change, il faut prendre le tems comme il vient.

ARIETTE

Loin des soucis & des allarmes;
L'esprit en paix, le cœur joyeux,
Autrefois avec mille charmes
Le bon vin s'offroit à mes yeux.
Lorsque par une chansonnette,
Je célébrois un sort si doux,
Pour la rendre plus guillerette,
Ma gourde y méloit ses gloux gloux.
Aujourd'hui, quelle différence,
Ma bouteille n'a plus d'appas;
Et Bachus pour ma penitence,
A l'amour a cédé le pas.



SCENE VII.

MARTIN, FANCHETTE.

FANCHETTE

VOus êtes de bonne humeur, not' maître, on vous entend chanter de loin.

MARTIN

Voici la friponne. [*Brusquement.*] D'où venez-vous?

FANCHETTE, *intimidée.*

De chez Madeleine.

MARTIN

Qu'avez-vous là?

FANCHETTE

C'est un gâteau, que Madeleine m'a donné pour goûter avec Colin.

MARTIN

Et l'avez-vous vu Colin?

FANCHETTE

Non vraiment.

MARTIN

Regardez-moi-là; que je voie si vous mentez.

FANCHETTE *tremblante.*

Je ne mens pas, demandez plutôt.

MARTIN

Ecoute, Fanchette, ne te fâche pas; car tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, c'est pour ton bien: je viens de renvoyer ce Colin, c'est un mauvais sujet, un libertin, Promets-moi de ne plus revoir ce drôle-là.

FANCHETTE

Vous avez renvoyé Colin! pourquoi donc? quel mal a-t'il fait?

MARTIN

Quel mal? Il est trop jeune d'abord, & puis trop paresseux quand je suis à la maison, & trop éveillé quand je n'y suis pas. Enfin suffit, il me déplaît.

FANCHETTE

Mais il est plein d'attention pour moi?

MARTIN

Tant pis morbleu, tant pis, voilà le mal.

FANCHETTE

Mais voyez le grand mal.

AIR.

» Près de moi dans la boutique,
» Colin travaille du matin:

» L'ouvrage fait, il s'applique
» A cultiver notre jardin.
» Par fois à la cligne-musette,
» Quand le jour tombe & s'en va;
» Nous jouons sous la coudrette :
» Quel mal trouvez-vous donc là?

MARTIN

» Voilà ce qui me chagrine,
» Tu suis souvent seule au jardin;
» Puis, afin qu'il te devine,
» Tu dis : c'est fait, c'est fait Colin.
» Colin accourt : réponds de grace,
» Qu'arrive-t-il de tout cela?

FANCHETTE

» Je suis prise, il prend ma place;
» Quel mal trouvez-vous donc là?

» Quand je suis ici seulette,
» Ne venez-vous pas près de moi
» Me dire : chere Fanchette,
» Tiens, je brûle d'amour pour toi?
» Colin en agit de même.
» Puis-je me fâcher de ça?
» Comme vous, il dit qu'il m'aime;
» Quel mal trouvez-vous donc là?

MARTIN

Enfin je ne veux plus que tu lui parles. Fais-moi ce plaisir, ou je me fâcherai.

FANCHETTE *d'un air piqué.*

Et s'il vient me parler lui?

MARTIN

Ferme-lui la porte au nez.

FANCHETTE

Si je le rencontre dans la rue.

MARTIN

Tourne-lui le dos; fais ce que je te dis, Fanchette, tu seras ma petite femme; je me ferai beau pour te plaire, Je t'aimerai, je te caresserai, je te--tu bâilles.

FANCHETTE

A propos.

MARTIN

Qu'est-ce que c'est?

FANCHETTE

Maître Persil a envoyé son garçon ici.

MARTIN

Pourquoi faire?

FANCHETTE

Pour vous dire que leur Bourgeois arrivoit ce soir, &

qu'il falloit lui porter votre mémoire pour être payé de ce que vous avez fourni pour son jardin.

MARTIN

Parbleu, il y a assez de tems qu'il me fait attendre.

FANCHETTE

Il faut y aller ce soir.

MARTIN

Ce soir ? Allons ne perdons point de tems ; c'est de l'argent qui me revient. Sais-tu à peu près ce qu'il me doit ?

FANCHETTE

Non, vous l'avez écrit là-haut.

MARTIN

Bon, c'est un compte qui sera bien-tôt fait : voyons.

FANCHETTE

Vous seriez plus tranquille dans votre chambre.

MARTIN *prend une douve & s'assied.*

Quatre Tonneaux bien reliés presque tout neufs, pour recevoir l'eau des puits, à quatre francs chacun : ça fait --- quatre & quatre font huit--- 8 & 8 combien ça fait-il ?

FANCHETTE

Huit & huit font seize.

MARTIN *tire de sa poche de la craye blanche, & additionne sur la douve.*

Oui, oui ; c'est juste : ça fait seize francs, en seize pose un, avance six --- non, non, ce n'est pas cela.

FANCHETTE

Vraiment non, ce n'est pas cela.

MARTIN

Tu dis : huit & huit font seize, n'est-ce pas ?

FANCHETTE

Sans doute.

MARTIN

Eh bien ! huit & huit---font--- ce n'est pas cela non plus [*jettant la Douve par terre*] ce maudit Milicien m'a tout étourdi, je ne sais plus ce que je fais.

FANCHETTE

Je vous dis encore une fois que vous serez plus tranquille dans votre chambre, il y a une plume & du papier.

MARTIN

J'y vais : j'expédierai ça tout de suite, afin que j'aye encore le tems de travailler à ce cuvier pour passer une heure avec toi, cela te fera-t'il plaisir ?

FANCHETTE

Oui, [*à part*] pendant ce tems-là, Colin viendra peut-être.

MARTIN *à part.*

[Elle dit oui, la pauvre enfant m'aime toujours.] En attendant, tiens, occupe-toi à ranger la boutique, remets tous ces outils en leurs places, balaye ces copeaux, accoutume-toi de bonne heure au ménage.

FANCHETTE

Allez, allez, songez à votre Mémoire, & ne perdez pas de tems.

MARTIN

Si quelqu'un vient me demander, dis que je sommeille, que je ne me porte pas bien, afin qu'on ne m'interrompe pas.

SENCE VIII.

FANCHETTE *seule.*

RECITATIF.

Pendant qu'il est occupé; voyons
» Si Colin n'est point aux environs.
» Qu'aura-t-il fait? Dois-je espérer.
» De le voir bientôt arriver?
» J'entends du bruit--sans doute--c'est lui-même?
» C'est Colin : ô plaisir extrême!
» Colin? Colin? je n'entens plus rien.
» Ce n'est pas lui.
» Non je l'appelle en vain.

AIR

Qu'il tarde à ma tendresse
De te voir cher Colin!
Viens, viens à ta maîtresse
Annoncer son destin.
Qu'un doux espoir t'amene;
Qu'il rassure mon cœur;
Et qu'il fasse à ma peine
Succéder le bonheur.
Si l'amour nous rassemble
S'il protége nos feux,
S'il nous unit ensemble
Que nous serons heureux?
Nos ames enchaînées
Au gré de leurs desirs,
Se verront couronnées
Par la main des plaisirs.

SCENE IX.

COLIN FANCHETTE.

FANCHETTE, *d'un air piqué.*

IL ne viendra pas. S'il sçavoit que je l'attends; mais il ne peut pas deviner. Comment lui faire sçavoir? Où est-il?

COLIN *s'étant approché doucement à côté d'elle.*

Me voilà.

FANCHETTE, *avec joie.*

Ah! je t'attendois avec impatience: as-tu vu ton Oncle?

COLIN, *avec vivacité.*

Il va venir. Où est allé maître Martin?

FANCHETTE, *avec vivacité.*

Dans sa chambre faire un Mémoire.

COLIN

Bon, nous aurons le tems de causer ensemble; car j'ai bien de choses à te dire.

FANCHETTE

Et moi bien du plaisir à te revoir.

COLIN

Mais ne nous entendra-t'il pas? Les jaloux ont l'oreille fine.

FANCHETTE

Non, non, tu sais que sa chambre est trop éloignée; & quand il viendroit, il marche trop pesamment, le bruit nous préviendroit. As tu dîné?

COLIN

Bon, j'avois bien autre chose à penser.

FANCHETTE

Tiens, voilà un gâteau, & une bouteille de vin, dont Magdelaine m'a fait présent. Faisons un petit goûter.

COLIN

A merveille. [*Il chante.*] Et y allons, gay, &c.

FANCHETTE *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi, tu chantes toujours.

COLIN

C'est que je suis de bonne humeur, quand je suis auprès de toi. [*Colin l'embrasse.*]

FANCHETTE, *en se defendant.*

Eh! mais---- finiras-tu donc? Colin, ne badine pas comme cela, ou bien je me fâcherai.

COLIN *d'un ton grivois.*

Bon, bon; il n'y a pas de mal, il faut s'égayer.

COLIN, FANCHETTE.

Tu vois ton ferin dans fa gage,
S'il eft ardent, vif & joyeux,
C'eft qu'il fait que fon badinage,
Ses careffes & fon ramage,
Enchantent l'objet de fes feux.
Mais fi quelqu'un ouvre fa cage,
Adieu plaifir, jeux & ramage,
Comme un éclair il partira
Et fa compagne gémira.

FANCHETTE

L'oifeau ne fera qu'un volage,
Comme un éclair il partira
Adieu plaifir, jeux & ramage
Le perfide s'envolera.

COLIN

L'oifeau ne fera point volage;
Non, non ma chere, il reftera.

SCENE X.

COLIN, FANCHETTE, SEP *à moitié yvre.*

FOrt bien, fort bien, voifins; vive la joie; *il chante*:
» Allons, gai, réjouiffons-nous.

FANCHETTE

Ah! ciel! nous fommes perdus! Colin, tu as laiffé la porte ouverte!

SEP

Comment! eft-ce qu'il n'y a perfonne ici? Oh garçon! la boutique.

COLIN

Eh bien, qu'eft-ce que vous voulez, pere Sep?

SEP

Ah! c'eft toi Colin! comment te portes-tu, mon ami?

FANCHETTE

Ne faites donc pas tant de bruit, & dites doucement ce que vous voulez?

SEP

Ce que je veux? ma foi je n'en fais rien; je ne m'en fouviens plus; & cependant faut bien que j'fois venu pour quelque chofe, car c'eft tout fimple ça.

COLIN

Parlez donc bas.

SEP, *très-haut.*

Comment ! parler bas, est-ce qu'il y a des malades ici ?

FANCHETTE

Non, c'est not' maître qui dort.

SEP

Il dort; eh bien ! vous veillez vous autres ? n'est-ce pas enfans ?

FANCHETTE

Encore une fois, pere Sep, parlez donc bas ! [*à part*] ce vilain homme me fait mourir de frayeur.

COLIN.

Eh bien, avez-vous trouvé ce que vous vouliez dire ? N'est-ce pas votre cuvier ?

SEP

Mon cuvier ? non; si fait; ah ! c'est juste, je m'souviens; oui, c'est mon cuvier que j'voulois demander à maître Martin.

COLIN

On vous le portera demain, pere Sep. Laissez-nous, & allez vous coucher : bon soir.

SEP

Comment ! bon soir; que j'maille coucher ! à qui parles-tu, mon ami ? je m'en irai si je veux ?

COLIN.

A votre aise.

SEP.

E je resterai s'il me plaît.

FANCHETTE

Vous avez raison. Jamais nous ne pourrons nous en défaire !

SEP

Voilà un plaisant Orlibrius de vouloir envoyer coucher un Syndic de communauté, Marguiller de la fabrique, un homme décoré dans les charges. Apprenez que je suis honnête homme, moi, si vous ne me connoissez pas, & quand à ce qui est de ça — *à Fanchette.* Oh ça mon p'tit tregnon, un p'tit baiser pour faire la paix ?

FANCHETTE

Allez, allez, pere Sep, nous verrons ça un autre jour.

SEP

Vous ne voulez pas ! eh bien la liberté ! libertas ! Je m'en vas, bon soir.

COLIN

Ah ! par ma foi, nous sommes bienheureux d'en être quittes.

FANCHETTE

Ah ! la vilaine chose qu'un yvrogne !

SEP, *revenant.*

Dites donc, enfans de la joie, voulez-vous bien me permettre d'allumer ma pipe à votre feu ?

FANCHETTE

Ah ! le voilà encore.

COLIN

Mais pargué, ne criez donc pas si fort, Papa ?

SEP

Est-ce que je parle haut ? je fais pourtant des efforts pour adoucir ma voix. *Il parle très-fort.*

FANCHETTE

Oh ! je m'en vais moi, car il ne finira pas.

SEP, *l'arrêtant.*

Restez, restez donc la p'tite mere, que je ne vous chasse pas; quel diable — *appercevant la bouteille.* Ah ! ah ! qu'est-ce que c'est que ça ? du vin ? est-il bon, enfans ! voyons; je suis altéré comme tous les diables; vous voulez bien me permettre ? (*Il boit.*)

COLIN, *à Fanchette qui s'impatiente.*

Mais Fanchette que veux-tu ? vaut mieux le laisser faire que de l'obstiner. Eh bien, Patron, êtes-vous désaltéré.

SEP

Pas tout à fait, mais cela viendra — qu'est-ce que je voulois dire — oui souvenez-vous de ça : je m'en retourne paisiblement.

COLIN

Où allez-vous donc ? ce n'est pas par-là.

SEP, *frappant d'un bâton.*

Hé ! maître Martin ? (*A Colin, & Fanchette qui l'empêchent de frapper*) Taisez-vous donc. Si vous faites tant de bruit vous reveillerez le Patron, maître Martin ?

FANCHETTE

Sauve-toi vîte, Colin, le voici.

COLIN

Ne t'inquiette de rien, je vais trouver mon Oncle, & je reviens tout à l'heure avec lui.

(*Ici Fanchette prend un balai, & fait semblant de balayer la boutique.*)

SEP

Maître Martin.

SCENE XI.

MARTIN, FANCHETTE, SEP.

MARTIN

QUI m'appelle ; ah ! c'est toi, Pere Sep.

SEP

Oui me v'la ? .

MARTIN

Eh bien, comment ça va-t'il notre ancien.

SEP

Comment ça va? cain caha --- mon cuvier.

MARTIN

Ma foi je descens exprès pour le finir : demande à Fanchette.

FANCHETTE

Oh pour ça oui.

SEP

Dépêche-toi, en attendant, je vais chez le voisin faire tirer bouteille, je payerons chacun chopine.

MARTIN

Oui, c'est bien dit, va faire tirer bouteille.

SEP

Ne vas pas me faire croquer le marmot, entens-tu.

MARTIN

Eh non, non, va toujours, je suis à toi. Allons Fanchette, aide moi à mettre ce cuvier en place; que je le finisse en dedans, voyez comme tout cela est propre, comme tout est arrangé : voilà ce qui s'appelle une bonne menagére, ah! quel plaisir j'aurai quand tu seras ma petite femme.

FANCHETTE

Nous n'en sommes pas encore là?

MARTIN

Non, mais nous y viendrons.

FANCHETTE

Ah! peut-être;

MARTIN

Pourquoi? est-ce que tu ne me trouve pas assez beau?

FANCHETTE

Je ne dis pas cela.

MARTIN

Voudrois-tu que je fusse plus jeune?

FANCHETTE

Non, non.

MARTIN

Plus riche.

FANCHETTE

Tenez, je ne vous en aimerois pas d'avantage.

MARTIN

Voilà parler, oui, ma Reine, contentement passe richesse; mais l'un & l'autre sont bons, & ne t'inquiete de rien, tu trouveras avec moi le plaisir & le profit, compte sur ma parole --- *il entre dans le cuvier.*



SCENE

SCENE XII.

COLIN, *& les Acteurs précédents.*

COLIN

FANCHETTE, eſt-il ici ?

FANCHETTE

Il eſt là dedans.

MARTIN

J'ai pourtant bien fait de mettre Colin à la porte.

FANCHETTE

Et ton oncle.

COLIN

Mon oncle me ſuit.

MARTIN

Oh ! je l'empêcherai bien dorénavant de mettre les pieds dans ma boutique -- Fanchette, tu ne dis mot, racontè-moi donc quelqu'hiſtoire en attendant que j'aye fait mon ouvrage.

FANCHETTE

Je ſais une chanſon nouvelle, mais je n'oſe pas vous la dire.

MARTIN

Pourquoi ?

FANCHETTE

C'eſt qu'elle eſt ſur Jacques le Tonnelier.

MARTIN

Qu'importe, à cauſe que c'eſt un confrere, chante, chante toujours.

FANCHETTE

VAUDEVILLE.

» Un Tonnelier, vieux & jaloux,
» Aimoit une jeune Bergere :
» Il comptoit être ſon époux,
» Mais il n'avoit pas ſçu lui plaire.
» Lubin, Berger jeune & bien fait,
» Courtiſſoit la belle en ſecret.
» Travaillez, travaillez, bon Tonnelier ;
» Raccommodez votre cuvier.

MARTIN

Elle eſt par ma foi bonne celle là, chante, chante.

FANCHETTE

» Un jour dans le fond d'un cuvier ;
» Travailloit cet Amant antique,

» Lubin habile à l'épier,
» Entre auffi tôt dans la boutique,
» Et par les plus tendres difcours,
» Charme l'objet de fes amours.
» Travaillez, &c.

MARTIN, *riant.*

Fort bien, fort bien, ah, ah, ah, ah, allons chante toujours.

FANCHETTE

» Le jaloux ne foupçonne rien,
» Et fon ouvrage feul l'occupe;
» Mais Lubin fçait ufer très-bien
» Du tems que lui laiffe fa dupe;
» Et de fa maîtreffe à l'inftant,
» Il baife la main tendrement.
» Travaillez, &c.

MARTIN

Eh! bien, eft-ce là tout, eft-ce qu'il n'y a plus rien?

FANCHETTE

Si fait, fi fait.

MARTIN

Eh! bien chante, chante toujours.

FANCHETTE

» L'amant charmé de ce deftin,
» Se plaifoit à ce badinage;
» Et peu fatisfait de la main,
» Il voulut ofer d'avantage;
» Aux oreilles du vieux jaloux,
» Il prend un baifer des plus doux.
» Travaillez, travaillez bon Tonnelier;
» Raccommodez votre cuvier.

MARTIN

Travaillez bon --- (*il fort du cuvier & apperçoit Colin.*)
Qu'eft ce que tu fais là coquin!

COLIN, *en le contrefaifant.*

Chante! chante.

MARTIN

Ah! double traître, je vais t'apprendre à chanter.

SCENE XIII.

GERVAIS & *les acteurs précédents.*

GERVAIS

QU'EST-CE que c'eft de tout cela, qu'eft ce qu'il y a donc?

MARTIN

Ah! maître Gervais, je fuis affaffiné: votre coquin de

neveu m'a fait damner aujourd'hui : aidez-moi à le rosser.

GERVAIS

Doucement, maître Martin, n'embrouillons point les moutures, parlons d'une affaire qui me regarde, & puis nous viendrons à la votre.

MARTIN

Volontiers, pouvu que--

GERVAIS

Vous me devez cent écus, maître Martin ?

MARTIN

Cela est vrai. (*à part.*) Que diable vient il me demander ? (*haut.*) Votre coquin de neveu --

GERVAIS

Votre billet est échu depuis long-tems ; je veux être payé.

MARTIN

En vérité, si j'ai un sol.

GERVAIS

Arrangez-vous, il me faut de l'argent, & tout à l'heure, ou demain exécuté.

MARTIN

Encore un coup, je vous dis que je n'ai pas le sol.

GERVAIS

Tant pis : nous vendrons vos meubles. Votre serviteur, maître Martin, à demain.

MARTIN

Quel embarras ! mais écoutez donc.

GERVAIS

Que voulez-vous que j'écoute, c'est de l'argent qu'il me faut.

MARTIN

Mais on peut s'arranger : je suis honnête homme après tout.

GERVAIS

C'est ce qu'il faut voir.

COLIN

Mon oncle, maître Martin dit qu'il est honnête homme ; mais il n'a pas d'argent ; cela est assez commun ; tenez faisons une chose : v'la Fanchette qui me servira de nantissement, que maître Martin me la donne en mariage, je me charge de sa dette.

MARTIN

Comment ! comment ! coquin ?

GERVAIS

Un moment, mais cette proposition là me paroit assez raisonnable, maître Martin.

MARTIN

Comment ! que je perde Fanchette ?

GERVAIS

Aimez-vous mieux aller en prison ? après toutes réflévions faites, j'aime mieux mon argent ; serviteur.

QUATUOR.

MARTIN

Attendez quelque tems, & vous serez content;
Car je ne puis en ce moment,
Je ne puis payer sans argent,
C'est une mer à boire.

GERVAIS

Moi, vous donner du tems,
C'est prier vainement.
Il me faut mon argent comptant,
Ou bien en prison sur le champ.
Plus, les frais que vous payerez,
Et l'arrêt contradictoire:
Les délais sont expirés:
J'ai levé l'exécutoire.

FANCHETTE

Voyez l'entêrement,
S'obstiner méchamment,
Lorsqu'il pourroit incessamment;
Mettre fin à leur différent.

COLIN

Si vous donnez du tems, vous perdez votre argent.
Il faut payer absolument,
Ou bien votre consentement.

MARTIN

J'enrage? les traîtres m'ont joué --- la friponne ne m'aime point -- l'épouser malgré elle --- il m'en arriveroit quelque malheur -- allons, maître Gervais, plus de procès, restons bons amis.

GERVAIS

Consentez-vous?

MARTIN

Oui, je gagne cent écus pour ne pas faire une sottise, il y a du plaisir de devenir sage à ce prix-là.

GERVAIS

Ah! pour le coup, je suis charmé de vous voir raisonnable.

SCENE DERNIERE.

SEP, *& les Acteurs précédents.*

SEP, *ivre.*

HÉ, maître Martin? Eh bien! qu'est-ce que c'est donc que tout cela? est-ce qu'il convient d'exposer un honnête homme comme moi à boire deux chopines tout seul au cabaret comme un ivrogne?

MARTIN

Dans le moment nous allons les boire ensemble ; sont-elles tirées.

SEP

Qu'appelle-tu tirées, mais je crois que je les ai bues.

MARTIN

Eh bien nous en boirons deux autres.

SEP

Que tu payeras.

MARTIN

Oui, je gagne cent écus, je peux bien payer bouteille.

GERVAIS

Il a raison, je veux en être aussi.

SEP

En ce cas, je vais faire tirer pour cent écus de vin.

MARTIN

Eh! non, non.

GERVAIS

Laissez-le faire, je me charge de tout cela.

MARTIN

A la bonne heure.

GERVAIS

Allons, enfans, à demain la noce.

VAUDEVILLE.

COLIN

AUPRÈS d'un tendron à votre âge
Rarement on peut réussir,
Le travail est fort en ménage,
La peine passe le plaisir.
Mais avec moi que rien ne lasse,
Dont l'âge est peu fait au loisir,
Facilement la peine passe,
Il ne reste que le plaisir.

GERVAIS

Quand ma femme voit l'eau trop basse
Et mon moulin prêt à tarir,
Elle boude, fait la grimace
Sa peine passe le plaisir.
Mais quand le printems fond la glace,
Et que l'eau commence à grossir,
Ma femme rît, la peine passe,
Il ne reste que le plaisir.

FANCHETTE
Mon cœur ne veut point de partage
Songe toujours à me chérir,
Souvent lorſqu'on eſt en ménage
La peine paſſe le plaiſir.
Mais après un peu de diſgrace
L'amour ſe fait bien mieux ſentir;
Quand on s'aime la peine paſſe,
Il ne reſte que le plaiſir.

SEP, *ivre.*
S'tila qu'eſt fin, n'eſt pas un claude;
Car la femme eſt un boutte-entrain,
Qui n'pens qu'à donner, com'dit s'tautre,
Que d'la peine pour ſon plaiſir.
Mais j'bois toujours ſans qu'ça paroiſſe,
Si par hazard Margot le voit
J'la careſſe, ſon humeur paſſe,
Il ne reſte que le plaiſir.

MARTIN
Quand un Auteur cherche ſans ceſſe
Les moyens de vous divertir
Et qu'il voit chanceller ſa piece
La peine paſſe le plaiſir.
Mais devant vous s'il trouve grace
Et ſi vous daignez l'applaudir,
Au même inſtant la peine paſſe,
Il ne reſte que le plaiſir.

CŒUR.
Quand le chagrin nous embaraſſe
Il faut tâcher de le bannir,
Riant, chantant la peine paſſe,
Il ne reſte que le plaiſir.

FIN.